

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre V. Miss Byron à Miss Selby.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2433

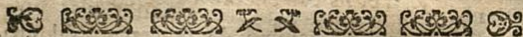
Halden étant fort curieux de voir sa future maîtresse, je le chargerai de ma Lettre à Lady Mansfield, en l'accompagnant d'un mot pour le recommander à cette Dame comme le principal Intendant de Lord W.

Adieu, mon cher Docteur Bartlet: je suis joyeux de la joie de tous ces braves gens; si la providence m'accorde la grace d'y contribuer, je ne me regarde que comme son instrument. J'espère que l'ostentation n'a point de part dans ce qui m'attire plus de remerciemens & plus de louanges que je n'aime à en entendre.

Lord W. a un droit à être rendu heureux par son plus proche parent, si son plus proche parent peut le rendre tel. N'est-il pas le frère de ma Mère? Son cœur généreux n'auroit-il pas été réjouï dans cette occasion, & n'auroit-elle pas béni son fils pour la marque qu'il donne de sa soumission pour elle, par son attention pour son frère. Qui est si heureux, mon cher Docteur Bartlet, & qui cependant, dans quelques cas, est si malheureux que

Votre

CHARLES GRANDISON?



LETTRE V.

Miss BYRON à *Miss* SELBY.

Lundi, 3. *Avril.*

La Comtesse de D. & le Comte son fils viennent de nous quitter. La Comtesse fit annon-

annoncer hier à ma cousine Reeves la visite qu'ils se proposoient de lui faire ce matin, & ils sont venus ensemble. Comme la visite étoit pour ma cousine, je ne me crus pas obligée d'être en bas pour les attendre. J'étois donc dans mon cabinet m'entretenant de mes agréables réflexions. Ils avoient été avec ma cousine pendant un quart d'heure avant qu'on me fit appeler.

Ils parlèrent de moi. Vous savez que j'ai accoutumé de raconter mes propres louanges; & à quoi bon affecter de faire mon apologie si je continuë? Je ne m'estime plus autant que je le faisois autrefois à cause de l'opinion favorable des gens. Si j'avois un cœur à ma disposition, je serois bien aisé qu'on le crût bon; voilà tout. Cependant quoiqu'il ait des petiteesses que je ne lui connoissois pas auparavant, je me flatte qu'il n'est pas mauvais.

Lord D. sur tout ce que la prévention avoit fait dire de moi, s'attendoit à voir une femme fort extraordinaire. Lady D. déclara qu'elle vouloit tout dire, & entendre tout ce que mes cousins diroient de moi, avant qu'on m'appellât, puisque je n'étois pas encore descendue.

On devoit donc me voir simplement comme une curiosité. Milord déclara, je crois, qu'il ne voudroit pas qu'on lui refusât d'être introduit auprès de moi par sa Mère. Mais on ne pensoit point à rechercher une fille dont on fa-voit que le cœur n'étoit plus à elle: l'honneur de Milord ne lui permettoit pas d'avoir une telle intention, & il ne le devoit pas.

Son impatience, cependant, hâta l'invitation

qu'on me fit. La Comtesse vint au devant de moi à moitié chemin, & m'embrassa: Ma charmante fille, comment vous va? ... Milord, ajouta-t-elle, en se tournant vers le Comte, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est la Miss Byron.

Milord fit une profonde révérence, & de grands complimens; mais il y avoit du bon sens, quoiqu'ils fussent au dessus de ce que je méritois. Les petites filles qui écrivent sur pareil sujet, doivent se défendre, vous savez; mais, mon cher Oncle, que me font à présent les complimens? L'homme de la bouche duquel seul ils me pourroient faire plaisir, n'est point en liberté de les faire.

La Comtesse m'engagea dans une conversation légère & générale, dont une partie regardoit Lord & Lady L., Miss Grandison, & Miss Jervois, & la façon dont j'avois passé mon tems à Colnebrooke, dans cette mauvaise saison, & pendant qu'il y avoit tant d'amusemens en ville. Mais, dit-elle, vous aviez un homme avec vous, qui est l'admiration de tous les hommes, & de toutes les femmes par tout où il va.

N'y a-t-il pas moyen, dit Milord, de faire connoissance avec sir Charles Grandison? Ce que j'entends dire de lui toutes les fois qu'on en parle, suffit pour enflammer l'émulation d'un jeune homme. Je me trouverois heureux si je méritois d'être placé au second ou au troisième rang après sir Charles Grandison.

Pose répondre, Milord, lui dis-je, qu'il fera charmé de faire connoissance avec vous. Il est d'un accès facile. Les gens de condition,
s'ils.

s'ils sont gens de mérite, sont tous parens, & se reconnoissent l'un l'autre à la première entrevue. Mais sir Charles quittera bientôt l'Angleterre.

La folle soupira. Vous pouvez croire que c'étoit bien involontairement. Je sentis que je rougissois, & je n'en fus que plus sotte.

La Comtesse me prit par la main... Un mot, ma chère... Elle me mena dans la chambre voisine, & me fit asseoir à côté d'elle.

O que ne puis-je vous appeler ma fille! commença-t-elle tout d'un coup: elle mit un bras autour de moi, & de l'autre main prenant une des miennes, elle regardoit fixement mon visage baissé & humilié.

Je me taisois. Ah Lucy! si Lady D. eût été la Mère de sir Charles Grandison, avec quel plaisir je l'aurois écoutée!

Vous avez dit, ma chère, que sir Charles Grandison doit quitter bientôt l'Angleterre, & là dessus vous avez soupiré... Voulez-vous me parler à cœur ouvert?... Puis-je vous faire une question dans cette esperance?

Je me taisois; cependant le *oui* étoit sur mes lèvres.

Vous m'avez fait dire que votre cœur étoit engagé: ç'a été un coup cruel pour nous. Cependant Milord a tant ouï parlé de vous (c'est réellement un bon caractère, ma chère) que, contre mon avis, je l'avoué, il a voulu que je l'introduisissè auprès de vous. Je vois par ses yeux qu'il vous admireroit plus que toutes les femmes du monde. *Il n'a jamais été amoureux.* Je serois affligée s'il ne réussissoit pas dans un

premier amour. J'espère que la prudence qu'il m'a promise lui servira de garde, s'il n'y a point d'apparence de réussir auprès de vous ... Elle se tut ... Je me taisois encore ...

Ce sera une marque de votre franchise, ma chère, si comprenant ma pensée, vous m'épargnez la peine d'en dire plus qu'il n'est besoin ... Je ne voudrois pas vous presser trop, ma chère amour; ... Je n'ai jamais vu dans une jeune femme, tant de délicatesse, & tant de franchise réunies ... Mais dites moi, ma chère, sir Charles s'est-il déclaré à vous?

Il étoit cruel d'avoir à répondre à cette question ... Mais pourquoi cela l'étoit-il, ma Lucy, puisque toutes les esperances que j'avois jamais eu, venoient de ma présomption, confirmées à la vérité en dernier lieu par la prévention de ses sœurs en ma faveur; & puisque son infortunée Clémentine avoit tant de droits à la préférence?

Que dit Miss Byron? continua la Comtesse.

Elle dit, Madame, qu'elle révere Lady D., & qu'elle répondra à toutes les questions qu'elle lui fait, quelque sensibles qu'elles soient à son cœur ... Sir Charles Grandison ne s'est point déclaré.

Je croyois une fois, poursuivit-elle, que je ne pourrois jamais faire une seconde démarche auprès d'une femme, fût-ce une Princesse, qui auroit avoué un premier amour, ou même un simple goût. Mais l'homme est sir Charles Grandison, que toutes les femmes doivent estimer, & la femme est Miss Byron que tous les hommes doivent aimer. Permettez moi de vous de-
man-

mander, ma chère... si vous avez quelque espérance que le premier des hommes (je veux l'appeler ainsi) & la plus charmante, & la plus aimable par le cœur de toutes les femmes, puissent être unis?... Vous soupiriez, vous savez, quand vous avez dit que sir Charles quitteroit bientôt l'Angleterre; & vous avouez qu'il ne s'est point déclaré... Que je ne vous fasse pas de la peine, ma chère!... nous autres, femmes, dans ces cas délicats nous lisons dans le cœur les unes des autres par la plus petite ouverture... Regardez moi comme votre Mère;... Que dites-vous, mon amour?

Il y a de la délicatesse, & de la franchise dans ce que vous me dites, Madame... Il faudroit que je n'eus point de la première, si je répondois sans rougir à une question si sensible. Une jeune fille être supposée avoir de l'estime pour un homme qui ne lui a point fait de déclaration, & qui dans sa conduite avec elle ne montre qu'une politesse à laquelle il est accoutumé, & de la même espèce que celle qu'il montre à ses sœurs... & qui quelquefois même l'appelle *sœur*... comme si... Ah, Madame, comment peut-on répondre!

Vous avez répondu, ma chère, & avec cette délicatesse, & cette franchise aussi, qui fait une principale partie de votre caractère. Si mon fils, que je ne flatterai pas dans ses espérances, ne voit pas votre personne & votre ame avec les yeux de sa Mère; si mon fils n'étoit pas arrêté par la crainte, qu'il a eu raison d'avoir, de n'être que le second dans la faveur de l'objet de ses vœux, (*Nous* avons aussi, ma chère, nos dé-



licateſſes) ne pourriez-vous pas lui accorder un ſecond rang dans votre faveur, qui pût avec le tems, autant qu'il le méritera, & que vous ſurmonterez votre prévention, lui donner le premier? Chut! ma chère, pour un moment... Votre honneur, votre piété, ſont ma confiance, & feront la ſienne. A préſent, parlez moi: c'eſt à moi, ma chère: ouvrez moi votre cœur. Ne craignez point qu'aucune difficulté... Je ſuis femme auſſi bien que vous, & diſpoſée à l'indulgence...

C'eſt votre bonté, Madame, & votre bonté ſeule, qui fait ma difficulté... Milord D. me paroît un homme de mérite, aimable par ſa figure & par ſes manières. Ce qu'il a dit de ſir Charles Grandiſon, & de l'émulation allumée par ſon exemple, lui donne un nouveau mérite dans mon eſprit. Il doit avoir un bon caractère. Je ſouhaite qu'il ſe lie avec ſir Charles Grandiſon, pour ſon propre avantage, & pour celui du monde à qui, avec un pouvoir ſi étendu & ſi heureuſement dirigé, il peut faire beaucoup de bien... Mais par raport à moi, je manquerois à la franchise que vous avez la bonté de m'attribuer, ſi je ne déclarois, que quoi que je ne puiſſe, & *ne doive*, je penſe, entretenir aucune eſperance par raport à ſir Charles Grandiſon, puisqu'il y a une Dame qui a mérité ſon cœur par pluſieurs ſouffrances avant que je le conuſſe, cependant mon cœur eſt ſi fort attaché, que je crois qu'il ſeroit injuſte d'écouter le moins du monde toute autre propoſition.

Vous êtes une excellente fille. Mais, ma chère.

chère, si sir Charles Grandison est engagé... votre cœur changera; il le faut. Peu de femmes épousent le premier objet de leur amour. Votre cœur...

Oh Madame! c'est déjà un cœur marié: il est marié à ses vertus; ses vertus seront toujours l'objet de mon estime. Je ne pourrai jamais penser d'un autre, comme je dois penser d'un homme à qui je donnerois ma main.

Des vertus pareilles, ma chère, puisque la personne n'est pas le principal motif, peuvent produire un attachement pareil. Lord D. fera dans vos mains un autre sir Charles Grandison.

O que vous êtes bonne, ma chère Lady D.! Mais permettez moi de vous répéter, comme l'expression la plus énergique que je puisse employer, parce que je veux qu'elle ait toute la force qu'elle peut avoir, que mon cœur est déjà un cœur marié.

Vous vous êtes expliquée avec beaucoup de force: Dieu vous benisse, ma chère, autant que je vous aime! Il faut laisser aller les choses. Si Milord se trouve encore garçon dans quelque tems, (& je puis vous dire que votre mérite rendra notre choix difficile) & si votre cœur, ou par hazard, ou à la persuasion de vos parens, éprouvoit quelque changement, vous pourrez encore être heureux l'un par l'autre. Jevous remercierai donc de cette ouverture de cœur, qui doit assurer la liberté du cœur de mon fils... Si vous aviez le plus petit penchant secret à la coquetterie, & que vous eussiez pu vous faire gloire des conquêtes, c'auroit été peut-être un homme perdu... Nous rejoindrons la compagnie... Mais épar-

guez le, ma chère, vous ne devez pas parler beaucoup, il vous aimeroit trop ardemment pour son repos. Essayez d'être un peu gauche... Je crains pour lui; en vérité je crains. O si vous n'aviez jamais vu sir Charles Grandison!

Je ne pus répondre un mot, elle me prit par la main, & me ramena vers la compagnie.

Si j'avois gardé le silence, quand Milord m'adressoit la parole, ou que je n'eusse répondu que oui, ou non, la Comtesse auroit trouvé que j'étois bien vaine, & que je m'attribuois à moi-même l'ascendant qu'elle m'avoit si généreusement supposé sur Milord. J'en usai donc, & je répondis sans affectation; mais j'évitai tout empressement à parler qui auroit pu avoir l'air de prétensions d'esprit ou de lumières, quoique quelques-unes des questions de Milord parussent destinées à me faire parler librement. La Comtesse m'observoit de près: elle me le dit à l'oreille, & me fit un beau compliment sur la façon dont je me conduisois. O Lucy, que je l'aime, & que je la respecte!

Mifs Grandison n'avoit pas parlé assez avantageusement de Lord D. dans une conversation précédente. C'est réellement un aimable homme: une femme qui aura le cœur libre, se trouveroit fort heureuse avec lui. Sa conversation fut aisée, & polie, & il ne dit rien de bas ni de trivial. Je crois, en vérité, Lucy, que Mr. Greville, & Mr. Fenwick sont autant au dessous de Lord D. que Lord D. est au dessous de sir Charles Grandison.

En partant, il me demanda la permission de répéter ses visites.

Mi-

Milord, dit la Comtesse, avant que je pussé répondre, vous ne devez pas attendre de Miss Byron une réposée empesée de jeune fille. Elle est au dessus des façons ordinaires. Elle & ses cousins ont trop de politesse, & j'ose ajouter, trop de discernement, pour n'être pas charmés de votre connoissance, comme connoissance;... mais du reste, vous devez prendre garde à votre cœur.

Je n'oserois, Madame, lui dit-il, vous demander une explication. Miss Byron, j'espère, ajouta-t-il en s'adressant à Mr. Reeves, ne me refusera pas sa compagnie quand je vous rendrai mes devoirs. J'espère, Mademoiselle, que je ne ferai pas puni de vous admirer.

Milord, repliquai-je, a droit à toute sorte de civilité. J'en aurois dit davantage, s'il n'avoit pas faisi & baisé ma main, avec un peu trop de vivacité.

En voilà assez pour la visite de la Comtesse de D. & du Comte.

Vous ai-je dit dans ma Lettre précédente, qu'Emilie est la moitié du jour avec moi? C'est la plus engageante créature! Ses manières sont si naturelles! Son cœur si franc & si ouvert!... Oh Lucy! vous l'aimeriez tendrement. Je souhaite qu'on me demande de l'emmenner avec moi. Cependant elle adore son tuteur: mais son respect pour lui ne permettra pas l'innocente familiarité en pensant à lui, que... Je ne sai ce que je voulois dire. Mais quand on aime avec une ardeur qui seroit dangereuse pour le repos, il faut qu'on ait plus de tendresse que de respect pour l'objet: ne le croyez-vous pas, Lucy?

Miss Grandison m'a fait une de ses visites à la volée, comme elle les appelle, peu après que la Comtesse & Milord furent partis.

Monsieur & M^e. Reeves lui racontèrent tout ce que le Comte & la Comtesse avoient dit, avant que je descendisse, & depuis. Ils ne pouvoient lui dire ce qui s'étoit passé entre cette Dame & moi en particulier: je n'avois pas eu le tems de le leur dire. Elles la renvoyèrent à moi pour cela: mais outre que je n'étois pas trop en humeur de parler, je ne voulois pas paroître, par le refus d'une si grande offre, me jeter à la tête de son frère.

Elle a pitié de Clémentine, comment n'en avoir pas? Elle a pitié de son frère aussi; & me voyant abbatuë, elle me serra dans ses bras, & mouilla mon visage d'une larme de vraie sœur.

N'est-il pas étrange, Lucy, que le Père de sir Charles l'aît tenu si longtems dehors? Ces libertins de quelles absurdités ne font-ils pas coupables? Quels malheurs n'occasionnent-ils pas aux autres? On pourroit demander avec l'excellente Clémentine, ce que Mr. Grandison avoit à faire en Italie? ou pourquoi, s'il devoit voyager, il s'y arrêtoit si longtems?

Voyager! des jeunes gens voyager! Je ne puis, ma chère, regarder cela que comme une chose très-extravagante. Que peuvent-ils voir que les ruïnes de ce monde, dont ils ont lu les grandeurs & les tracasseries.

Voir de jeunes écervelés, sous la direction de leurs Gouverneurs, courir après... Quoi?... Rien; ou tout au plus des ruïnes de ruïnes; car après tout, il faut laisser à l'imagination aidée de

de la reflexion à justifier la réalité de ces glorieux ouvrages que le tems a enterré trop profondément pour qu'on les puisse découvrir.

Et quand le grand tour est fini, le jeune voyageur revient. Et de quoi se vante-t-il? Quoi, de pouvoir dire à son ami, peut-être mieux instruit, qui n'est jamais sorti de son pays, qu'il a vu les ruines de ce dont l'autre a pris une plus juste idée par la lecture, & dont il est plus que probable qu'il pourroit rendre meilleur compte que le voyageur.

Et font-ce là, impertinente Harriet, (me semble-t-il vous entendre dire, Lucy) tous les avantages que vous supposez que sir Charles Grandison a retiré de ses voyages?

Mais non. Mais je demanderai à mon tour, si chaque voyageur est un sir Charles Grandison? . . . Et cependant n'avoué-t-il pas lui-même au Docteur Bartlet, qu'il voudroit n'avoir jamais vu l'Italie. Et la pauvre Clémentine, & toute sa famille pour l'amour d'elle, ne peuvent-elles pas faire le même souhait?

Si l'occasion s'en présente, je pourrois bien demander à sir Charles, s'il croit en sa conscience, que tout bien considéré, le tems, la dépense, les risques de la vie, de la santé, des mœurs, cette partie de l'éducation d'un jeune homme de condition est aussi indispensable que quelques personnes paroissent le supposer? Si sir Charles Grandison ne décide pas en faveur des voyages, je crois qu'on pourra conclure que de huit petits maîtres qu'on envoie voyager pour se perfectionner, six feroient tout aussi bien de rester à la maison, sur-tout s'ils vouloient être